

L'inspiration d'Alexandre

Alexandre Salma était écrivain et parolier. Il vivait avec Virginie, quelque part entre Nyons et Montélimar. Cinq ans plus tôt, il avait réussi brillamment un master à l'université Lyon 3 Jean Moulin, mention Lettres modernes. Alexandre n'hésita pas longtemps avant de se lancer dans l'écriture professionnelle tous azimuts. Les félicitations du jury n'avaient d'ailleurs pas porté uniquement sur son mémoire de fin d'études. On avait noté la vastitude de son potentiel créatif!

Alexandre eut pléthore d'opportunités sur le plan professionnel. Sans montrer une hyperactivité pathologique, sa plume, efficace et très sollicitée, l'installa dans une existence harmonieuse. Comme tous les écrivains de moins de 30 ans, les revenus ne furent certes pas à la hauteur de son travail acharné. En écriture professionnelle, les grands gagnants de la Loterie nationale étaient une exception! Mais ses romans, en autoédition, firent la joie de sa communauté sur les réseaux sociaux. Son travail de rédacteur Web lui valut même une certaine reconnaissance dans le métier. Sur commande, en sous-traitance avec des éditeurs, il prit en charge l'écriture de nombreuses biographies. Sa clientèle devint avide de ses idées lumineuses. Son style biographique combla des vides existentiels abyssaux, en donnant la possibilité de romancer le récit de différentes vies. Ses amis musiciens sollicitèrent des paroles adaptées aux mélodies de leurs chansons. Il habitait un village en Drôme provençale, sur la route de Montélimar, où une compagnie de théâtre

avait élu domicile. À l’ombre des oliviers, il écrivait sans relâche. Il devint le scénariste officiel de la troupe. Alexandre travaillait aussi énormément, dans l’espoir du *best-seller*, un jour... Installé dans son bureau, son travail acharné et solitaire pouvait prendre des mois, jusqu’au point final!

Seul élément qu’il ne maîtrisait pas : sa muse! Sa vie estudiantine avait été marquée par une imagination fertile. Durant cinq ans, des flots d’idées inspiratrices avaient également stimulé sa créativité. Mais quelques milliers de pages manuscrites plus tard, téléchargées, vendues, affichées à l’écran, Alexandre nourrissait de profondes angoisses. Il fut intimement convaincu du possible tarissement de la « source ». Comme Kafka, il savait que le travail scriptural entretient constamment cette fameuse inspiration s’il côtoie tous les genres et tous les styles. Face à cette riche diversité littéraire, ce stimulant éclectisme constituait selon lui une protection contre la terrible page blanche et contre l’atrophie de la main qui écrit, jusqu’à cette fameuse semaine.

Ce matin-là, Alexandre est très inquiet. Il ne se trouve pas dans son état habituel. Il demeure un écrivain prolifique, miraculeusement inspiré. Mais différent malgré tout.

Il écrit actuellement un recueil de nouvelles, avec comme dénominateur commun, la perception du vide. Il ne parvient plus à avancer mécaniquement. À son habitude, il se lève tôt pour faire travailler ses doigts. Lâchés comme des fauves sur la surface du clavier, les phalanges se déchaînent avec passion en composant des phrases, des paragraphes, des pages. L’ensemble est relié

et contrôlé grâce à un outil magique : le « soft WORD ». Alexandre fait partie de la génération Y. Par conséquent, il écrit très vite. Il active l'enregistrement automatique des sauvegardes et des corrections, ainsi que le système de recherche des synonymes. La production littéraire et artistique peut être le résultat d'une bonne entente entre l'homme et la machine. Mais au bout d'une heure, après avoir écrit deux pages, il a le sentiment que sa conscience le « lâche », en l'obligeant à fermer les yeux, comme s'il se trouvait dans une séance d'hypnose. Une force semble le téléporter ailleurs. En rouvrant les yeux, il constate avec stupéfaction que les pages de son document Word sont complètement blanches, vidées de leur contenu par cette force invisible.

Il cherche dans ses documents, essaie de revenir en arrière, relance son ordinateur. Mais rien n'y fait. Le même phénomène se reproduit encore et toujours. Il perd ses pages, et après avoir cherché, il se résout à les réécrire, et puis, ça se reproduit. La course des doigts précède une déconnexion mentale en quelques millièmes de secondes et en accélération. Le retour au clavier est de plus en plus étrange. Une quatrième dimension a-t-elle absorbé ses textes ?

« Mais c'est quoi, ce truc ? »

L'écrivain a examiné son ordinateur sous toutes les coutures, et testé l'intégrité de son logiciel Word : rien, aucun défaut technique !

En écrivain professionnel, il sait que l'histoire, dans le texte court d'une nouvelle, doit être très rythmée. En principe, la première heure de rédaction décide d'une intrigue maîtrisée. En fait, la quintessence même de son inspiration apparaît dans l'espace précis de ces soixante premières minutes « d'écriture automatique ». En fiction, l'écriture d'une nouvelle trace une figure géométrique

parfaite. Tout est dans l'ellipse, le mouvement, puis la chute. La nouvelle se présente comme un portrait ou une esquisse. Les lecteurs, qui en ont une vision fugitive, voguent sur des fulgurances, des retournements, ce qui crée suspense et interrogations. Après une heure de rédaction type « frappe de sac », Alexandre a déjà enfanté le corps de l'œuvre. Ses écrits sont sublimés. Cet espace-temps, une heure, n'est donc pas le fruit du hasard. La récurrence du problème est bien trop évidente et bien trop en phase avec son rythme de création.

Après trois tentatives de réécriture portant sur le même texte, Alexandre jette sa souris contre le mur en face de lui. L'accessoire informatique finit sa course sous son bureau, près de la poubelle, déjà bien remplie de feuilles blanches à moitié imprimées.

« Merde ! Merde ! Merde !

— Que se passe-t-il chéri ? s'inquiète Virginie.

— C'est ma troisième version foirée depuis ce matin ! »

Avachi sur sa chaise, la tête dans les mains, il est désespéré. Virginie s'avance vers lui et se met à lui masser les épaules :

« Je ne te vois pas souvent comme ça. Une autre histoire effacée ?

— On dirait que quelque chose fait barrage à mon inspiration ou la détourne...

— Comment ça ?

— Depuis trois jours, tous mes textes sont effacés au bout d'une heure de travail. Soixante minutes pile et tout s'efface. Et place à... rien ! »

En s'approchant du bureau, Virginie remarque une déformation de la touche « entrée » plus marquée que les autres. La blancheur cadavérique de son compagnon l'inquiète particulièrement.

« Tu es sûr que tu ne te les effaces pas tout seul ces textes,

chéri ?

— Non. J’en suis à ma troisième tentative sur la même nouvelle et le phénomène se reproduit toujours selon le même déroulement. Je n’en peux plus. Je sens que je vais devenir dingue. J’écris toujours avec le minuteur d’un compte à rebours installé devant moi et que je règle à cinquante-neuf minutes et cinquante-neuf secondes. À la sixième seconde précise, une énergie me submerge. Elle est apaisante et enivrante à la fois. Je cligne des yeux sous l’effet de cette force. Et mon texte disparaît totalement.

— Tu délirés ?

— Je t’assure que toutes mes intrigues sont parfaitement réfléchies. Dans mes nouvelles, je sais où je vais. Et crois-moi, je n’ai vraiment pas le cœur à effacer quoi que ce soit. Tiens, par exemple, il ne m’a fallu pas moins de quatre tentatives pour écrire cette fiction où une femme découvre que son corps devient invisible à la lumière du jour. Et à chaque fois, la sixième minute efface tout : mon texte devient invisible à la lumière de l’écran. Une heure pile !

— C’est peut-être ton cerveau qui te joue des tours. Étrange, tout de même, le rapport qu’il y a entre le thème de ta nouvelle et la disparition de ton texte...

— Je viens d’en commencer une autre sur le thème du suicide : un homme se défenestre...

— Et alors ?

— En fait, il ne tombe nulle part. Il n’arrive jamais au sol. Il disparaît...

— On est quand même toujours dans des histoires violentes de disparition. C’est comme si ton inspiration sautait par une fenêtre de ton écran et n’arrivait nulle part. Comme le suicidé.

Toujours la tête entre les mains, Alexandre rompt le silence partagé :

— Et tous les modèles Mac fonctionnent de la même

manière !

— Tous les Mac ? Pourquoi, tu as changé de machine récemment ?

— Oui. En fait, la semaine dernière, après quelques échanges sur un site communautaire d’auteurs, mon ancien Mac a planté. J’ai souhaité profiter d’une affaire “en ligne”, pour le remplacer, sans perdre de temps. Un site Web promettait un matériel envoyé en formule « express » en quelques heures. J’ai donc passé une commande *ad nutum* ! L’ordinateur a été livré le lendemain, prêt à l’emploi, tous les logiciels *software* y étaient installés ! Ils offraient même un dictionnaire des synonymes anglais-français, avec mise à jour automatique et quotidienne !

— Et puis ?

— Dès que j’ai installé mon nouvel ordinateur, tout a très bien fonctionné. Aucun bug. Et ce dictionnaire *software* des synonymes, exceptionnel !

— Et rien de spécial, pas de nouvelle sensation en écriture avec ce nouveau matériel ?

— Non, hormis peut-être... lorsque j’appuie sur la touche “entrée”, je ressens une légère décharge électrique. J’ai l’impression que cette touche est plus... “galbée” que les autres. Je n’ai peut-être pas la même sensation, quand même, si je réfléchis bien...

— Concernant ton problème, je crois qu’on avance, mon chéri.

— Comment ça ?

— Qui t’as vendu ce Mac ? »

Alexandre se penche sur sa poubelle et en retire une facture froissée qu’il inspecte :

« Une société belge, Phasyo, basée dans le quartier de la Défense, à Paris. Elle est spécialisée dans le développement de logiciels *software* anti-somnolence. Pourquoi tu me demandes ça ?

— ANTI-SOMNO... LENCE... ALEXANDRE
RÉVEILLE-TOI... ENFIN! »

Alexandre ne termine pas sa phrase. Le couple se précipite vers l'ordinateur de Virginie pour obtenir des informations sur cette société... En plein dans le mille! Phasyo propose des logiciels pour détecter la somnolence et mesurer le mouvement des yeux (clignement, saccade, dilatation de la pupille). Ces solutions reposent sur des technologies à images oculaires, capables de suivre le regard. Phasyo développe également des outils pour dépister certains états physiologiques et cognitifs, tels que le stress, l'attention, la charge cognitive et l'errance mentale.

Alexandre reprend immédiatement son travail de rédaction sur Mac, Virginie à ses côtés en observatrice. Le compte à rebours lui rappelle qu'il reste en théorie douze minutes et trente et une secondes. Virginie observe silencieusement la scène. Le couple veut en avoir le cœur net et piéger le piéteur!

« Dis donc, c'est vrai que c'est encore une histoire de disparition non contrôlée! Mon histoire du type qui prend conscience que son meilleur ami est sorti directement de son imagination...

— 27, 26, 25...

Alexandre accélère la danse de ses doigts sur le clavier et termine sa nouvelle par la découverte de son héros : « Mon meilleur ami n'était qu'une idée »

Le texte en noir se démarque par un net contraste avec la feuille blanche. La ponctuation accentue la prise de conscience du héros. L'épilogue se précise.

— 3, 2, 1...

Alexandre tremble de tout son corps et ferme les yeux.

« Alex! »

Virginie, paniquée, vient de pousser un grand cri.

Comme s’il venait de subir un électrochoc, il tente de retrouver l’équilibre. D’une main spasmodique, il se cramponne à l’accoudoir de son fauteuil. La souris de l’ordinateur dans l’autre main, il reprend peu à peu ses esprits. La page est blanche, comme il est livide. Virginie en est témoin : le matériel a aspiré l’inspiration d’Alexandre. Elle secoue vigoureusement son compagnon :

« Eh! Eh! Reviens avec moi! Tu es physiquement connecté! Ce Mac aspire tes créations et les transmet ailleurs, c’est évident. Débranche-toi. Vite! Lâche ta souris! C’est de la piraterie d’inspiration! »

En criant plus fort,

« Alexandre, mais réveille-toi! RÉVEILLE-TOI! »

Alexandre revient à lui. Ses oreilles entendent à nouveau.

« C’est bon, je suis là, j’ai compris. »

En regardant Virginie, il constate qu’elle a revêtu sa nuisette en un rien de temps dans le bureau.

« Mais qu’est-ce qu’elle fout en nuisette? »

— Réveille-toi! Oh! », hurle-t-elle encore.

Le bip électronique de son réveil puissant, type destructeur neuronal, le sort enfin de sa torpeur. Alexandre tombe de sa chaise. De son lit plutôt. Virginie se penche, tout près de son visage, pendant qu’il bougonne. Son compagnon comprend qu’il est ligoté dans sa couette, avec une camisole de force.

« Bordel, je suis où, là? »

Un cauchemar vient de le faire tomber du lit. Virginie est au bord de la crise de nerfs :

« Merde Alexandre! Il est 5 heures du matin. Ton réveil vient de sonner. Si tu veux aller bosser plus tôt que d’habitude, c’est ton affaire. Mais en évitant de t’éjecter du lit et en t’épargnant une commotion cérébrale et une crise cardiaque pour moi! Moi, je voudrais encore dormir, sans être obligée de manager un champion de trampoline au lit!

– Oui pardon. Je me suis senti violemment inspiré ce matin, et comme aspiré par le mur. Rendors-toi, chérie. Je t’aime. Je me suis couché trop tard. »

Alexandre, dans la réalité encore nébuleuse, gravit les marches de son bureau. Dans un pêle-mêle inqualifiable, les mots, les rêves et les idées fusent de tous côtés. L’ami qui n’existe pas. La mystérieuse touche *entrée*. Le compte à rebours. La société Phasyo. L’homme qui saute et qui disparaît. Apple. La femme invisible à la lumière du jour. Le nouveau Mac. Virginie en nuisette...

En romancier et essayiste inspiré, Alexandre peut reprendre l’écriture matinale. La question de son essai *La leucosélophobie est-elle une maladie?* est un très bon sujet à traiter. Une tasse de café fumante près de lui, il s’installe devant son bon vieil ordinateur bruyant et mal connecté. Il n’aime pas les Mac.

L’alchimie a opéré une nouvelle fois. Au fil des années, Alexandre a appris à ne jamais tarir le puits de son inspiration. Au cours d’une retraite spirituelle à La Bégude-de-Mazenc, la nature drômoise lui avait révélé un secret d’écrivain : le soir, avant de se mettre au lit, il est préférable de laisser un peu d’eau au fond du puits. Cette eau dormante et pure nourrit et accueille secrètement une source nocturne... Le matin, dès le réveil, l’écrivain se retrouve au confluent de l’imagination. Il peut se remettre au travail. Les premières lueurs de l’aube éclairent l’itinéraire des mots et de son bureau pour poursuivre son ouvrage en cours. L’itinéraire de sa plume également.

L’acte d’écrire est un acte de confiance... en cette source.